

PARIS POPULAIRE

CES CAFÉS OÙ LES FEMMES AVAIENT LEUR PLACE

Les romans, les chansons et le cinéma l'attestent, **les cafés populaires de Paris ne furent jamais fermés aux femmes.** Simplement parce qu'au long d'un siècle d'existence le Paris ouvrier et populaire a vécu dans la rue. **PAR GUY KONOPNICKI**

Une rue de Paris honore le créateur des grands cafés populaires, Jean Ramponneau, même si la postérité lui fit perdre un *n* et peut-être un *x* final, la rue Ramponneau, à Belleville. Non loin de là, entre les Courtilles et le faubourg du Temple, Jean Ramponneau avait ouvert, au milieu du XVIII^e siècle, le Tambour royal, fréquenté par toutes les classes de la société. Pour attirer la clientèle, Ramponneau, qui ne servait pas que du café, avait aussi inventé une stratégie commerciale, proposant la pinte de vin blanc à des prix défiant toute concurrence. La clientèle était assez variée pour que les gens d'Eglise et en particulier les jansénistes s'en inquiètent. Car le personnel et la clientèle comptaient des femmes, venues avec leurs compagnons ou même seules, sans être des prostituées ou de grandes dames déguisées pour s'encanailler. Louis-Sébastien Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, en 1788, note qu'il existe à Paris une catégorie de jeunes femmes indépendantes, les grisettes, pour la plupart ouvrières de l'aiguille, employées des maisons de couture. Elles ne pouvaient entrer dans les tavernes et autres bouges de soudards, mais fréquentaient sans dommage les cafés. La Grisette de Paris a d'ailleurs sa

statue dans la rue du Faubourg-du-Temple, non loin du premier café ouvert par Ramponneau. Selon Louis-Sébastien Mercier, il y a, dans le Paris de 1788, de 600 à 700 cafés, où les « indigents » trouvent refuge, ce qui leur permet, en hiver, d'économiser le bois dans leur logis. Au passage, Louis-Sébastien Mercier s'inquiète de la santé des Parisiennes et des Parisiens, qui ont remplacé la soupe du matin par le café au lait et qui, dans les cafés, consomment une « eau noire » bien plus nocive que les vins et spiritueux des anciens cabarets.

Carrefour de vie et de mixité

Dès sa naissance, le café des quartiers populaires prend un caractère familial. Au milieu du XIX^e siècle, quand la révolution industrielle entasse des dizaines de milliers d'ouvriers à Paris, la vie sociale passe par le café. La littérature retient volontiers le pire, à commencer par les affreux bouges des bords de la Grange-Batelière, où Eugène Sue envoie Rodolphe, le héros des *Mystères de Paris*, tirer une pure jeune fille des griffes d'une immonde mère maquerelle. Trente-cinq ans plus tard, Zola installe Gervaise, blanchisseuse de la Goutte-d'Or, devant



l'alambic de L'Assommoir, déjà source de déchéance pour l'ouvrier Coupeau. Mais le café de quartier n'est pas seulement le lieu de propagation de l'alcoolisme et de la débauche, quand bien même, en certains bas quartiers, les femmes qui le fréquentent commencent prostituées et finissent pochardes. Il n'a jamais été exclusivement masculin. Ni Le Grand Café, avec sa belle caissière chantée par Polin, ni le rade des faubourgs, avec ses serveuses que l'on peut payer au lance-pierre, contrairement aux garçons des grands établissements. Seuls les bouges

d'ivrognes et les tripots attirent une clientèle essentiellement masculine. Légalisés sous la forme de clubs de jeu miteux, ces derniers se doteront d'un règlement interdisant l'entrée des femmes, histoire de laisser le gogo claquer sa paye au Multicolore sans être dérangé par sa régulière. Cet interdit tombera par l'effet des lois contre la discrimination, adoptées en 1983, sur proposition d'Yvette Roudy. Mais, devant le zinc, pas de distinction, même au temps du *Grand Métingue du métropolitain*. « y a la bourgeoise qui rapplique ».

AU BISTROT

la femme du patron règne sur le comptoir, comme celle du boucher tient la caisse.

> Populaire ou chic, le café parisien accueillait des femmes des deux côtés du comptoir, sur l'estrade du café-concert et aux terrasses des bistrot cradins, qui virent débiter, entre autres, la Môme Piaf. Elles sont dans le public, comme cette fille de joie de la rue Labat, chantée par Piaf et qui écoute l'air de *l'Accordéoniste*.

Le Paris ouvrier a vécu un peu plus d'un siècle, de l'organisation urbaine conçue par le préfet Haussmann, dans les années 1860, aux ravages de la fin du XX^e siècle. Les politiques menées depuis les années 50 ont expédié l'habitat populaire vers les banlieues et chassé de la capitale les usines, des chaînes de Citroën du quai de Javel aux ateliers d'ébénistes du faubourg Saint-Antoine, en passant par les grandes imprimeries de presse, situées entre les Grands Boulevards et les Halles. Le ventre de Paris crevé par les bulldozers, la vie a quitté les quartiers populaires. Jusqu'à la fin, le café occupe le centre de cette vie, il ouvre avec les stations de métro et les premiers croissants, pour fermer, heure légale oblige, après le dernier verre, au sortir d'un ciné de quartier lui aussi disparu. Ce Paris ouvrier et populaire vit dans la rue, entre commerces de bouche, bazars et boutiques de détail, le plus souvent tenus en famille. La marchande de quatre saisons, la mercière vendeuse de journaux, la boulangère, la bouchère, se réchauffent d'un crème, d'un Viandox ou d'un calva au bistrot du coin. Le rade est lui-même tenu par une famille, souvent venue d'Auvergne, la femme est derrière le comptoir, comme celle du boucher est à la caisse. Dans *Paris est une fête*, Hemingway décrit la ville des années 20, où le noctambule chic des Grands Boulevards voit s'éveiller le peuple des faubourgs, quand les ouvriers se mêlent aux marchandes des rues, à l'heure du petit crème matinal. Ce mélange des classes, des âges et des sexes enchante le géant américain. Il fera aussi la joie de Vincente Minnelli, qui reconstitue, en 1951, les bistrot des Halles, dans *Un Américain à Paris*. Le cinéma français montre de son côté toutes les facettes du bistrot, avec, certes, une prédilection pour les plus louches d'entre eux, le café de *l'Hôtel du Nord*, où Arletty se remonte le moral, les bars de Pigalle où Gabin prépare sa *Razzia sur la chnouf*, les guinguettes d'Apaches où trône Simone Signoret en même Casque d'Or... Mais c'est aussi entre les cafés que s'accrochent les lampions du bal, pour le *14 Juillet*, de René Clair.

Dans l'entre-deux-guerres, le bistrot parisien se féminise à mesure de la multiplication des emplois féminins. Roger Vailland évoque les demoiselles des grands magasins, ces petites vendeuses que l'on tenait pour écervelées et qui occupent Le Printemps et les Galeries Lafayette pendant les grèves de 1936.

Couturière, vendeuse, standardiste, dactylo, employée des PTT ou des banques, la Parisienne, en digne fille de la Grisette, n'a pas attendu d'avoir le droit de vote pour fréquenter le café à l'heure de la pause. Certes, à cette époque, elle s'y installe rarement seule,

de crainte de passer pour une de ces occasionnelles, que la Mondaine traque impitoyablement au nom d'un règlement d'hygiène imposant la carte et la visite médicale. Il y a, au demeurant, plusieurs types d'établissement, des épiceries-buvettes aux grandes brasseries des places et des carrefours, en passant par le bougnat, dont l'activité limonadière s'est greffée sur un commerce de bois et charbon. La loi de 1906, régulant la vente des tabacs, associe un autre commerce, auquel s'ajoute celui des timbres poste, puis la vente des billets de la loterie nationale et, bien sûr, le PMU. Cette diversité de l'activité attire une clientèle variée, et si le turfiste est plutôt masculin dans les années 30, le tiercé, lancé en janvier 1954, devient vite une activité familiale.

Ce lieu où l'on vient avec son manger

Même quand ils ne s'entassent pas dans les taudis, les ouvriers parisiens sont à l'étroit dans leurs logements. Il semble plutôt difficile de recevoir la famille et les amis, dans le deux pièces-cuisine, avec toilettes au demi-étage. Le logement typique des familles parisiennes modestes se compose d'une pièce principale tout à la fois salle à manger et chambre à coucher des parents, d'une chambre où les lits se superposent à mesure de la naissance des enfants, sans oublier la minuscule cuisine qui fait également office de salle d'eau. C'est au bistrot que l'on retrouve ses amis. Dans nombre de cafés de quartier figure l'écriteau « On peut apporter leur manger ». En semaine, les ouvriers font réchauffer leur gamelle. Le dimanche, on paye le couvert, les boissons, et l'on amène un plat, souvent cuit dans le four du boulanger, la minuscule cuisine étant décidément trop petite. A la belle saison, les guinguettes et les caboulots offrent le même service et proposent également des plats populaires, fritures et moules frites. Les femmes y ont toujours été présentes, depuis le temps des nouvelles de Maupassant et des tableaux d'Auguste Renoir. Le Front populaire, avec la semaine de 40 heures et les congés payés, démocratise la guinguette. Celle de *la Belle Equipe*, de Julien Duvivier, et de la chanson interprétée par Jean Gabin, *Quand on se promène au bord de l'eau*. Les paroles, signées par le réalisateur et scénariste du film, portent l'esprit de l'ouvrier de l'époque, celui qui « Du lundi jusqu'au samedi/Pour gagner des radis » se démène au turbin et qui, le dimanche, « file à Nogent ».

POURQUOI
ON EN
PARLE ?

INTERDIT AUX FEMMES

Le scandale des cafés exclusivement masculins de certaines communes de Seine-Saint-Denis suscite d'étranges réactions. Pour ne pas stigmatiser un mode de vie lié à l'islam, des politiques et des intellectuels sollicitent l'Histoire. Ainsi Benoît Hamon, député PS et candidat à l'investiture pour l'élection présidentielle, a-t-il affirmé que les cafés ouvriers avaient été longtemps fermés aux femmes. Où, quand ? Certainement pas à Paris, où les cafés populaires ont toujours été mixtes et se sont totalement ouverts dans la seconde moitié du XX^e siècle.



lapin / roger-viollet

Après la guerre et la Libération, le logement de l'ouvrier parisien ne s'est pas encore agrandi, les destructions des bombardements ont même aggravé la situation, ce qui provoquera le fameux coup de gueule de l'abbé Pierre au cours de l'hiver 1954. Le bistrot est plus que jamais un refuge. La vie change doucement. Les femmes ont le droit de vote depuis 1945. Elles sont de plus en plus nombreuses à exercer une activité professionnelle et donc à évoluer dans l'espace public. Les filles de milieu modeste travaillent après un bref apprentissage, au sortir d'une scolarité menée jusqu'au certificat ou jusqu'au brevet. Les gouvernements de la Libération ont réalisé le programme lancé par Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale du Front populaire : l'entrée des filles au lycée, avec pour objectif d'atteindre un nombre égal de bacheliers et de bacheliers. Le café parisien va s'adapter à cette évolution. Avant la guerre, les femmes fréquentaient le bistrot en famille, en couple ou en groupe, rarement seules avant l'âge de ne plus trop redouter les avances insistantes. Simone de Beauvoir, au Flore, et Marguerite Duras, au Petit Saint-Benoît, montrent l'exemple en posant devant le photographe. Une femme peut s'installer à une table de café, allumer une cigarette et boire un verre, sans nécessairement passer pour

une pute. Prévert regarde sans boudier son plaisir les terrasses qui se féminisent tandis que les jupes raccourcissent. Il prendrait aujourd'hui quelque risque à évoquer le changement de mœurs, comme il le fit au début des années 50, notant qu'autrefois les hommes étaient assis à la terrasse, regardant passer les filles, tandis qu'ils marchaient désormais, sans perdre des yeux les belles installées à leur place.

Les générations de femmes des années 60 et 70 ont achevé la conquête de l'espace public, qu'elles fussent ouvrières, employées, lycéennes ou étudiantes, elles se passaient désormais de chaperon pour s'installer seules au bistrot. Les cafés populaires de Paris ne furent jamais fermés aux femmes, et la dernière barrière est tombée dans les années 70. Des féministes avaient alors protesté, dans *Libération*, parce qu'un établissement des Champs-Élysées refusait les femmes seules en terrasse après 22 heures. Le patron répondit non sans raison qu'à cette heure les proxos cherchaient à installer leurs protégées et qu'il refusait toute coopération avec les voyous. Mais, sauf ce cas particulier, seules ou accompagnées, à la pause déjeuner ou dans leurs loisirs, les femmes de tout âge fréquentent sans difficulté les débits de boisson. Sauf dans ces étranges bistrots qui fleurissent de Sevran à Aubervilliers. ■ G.K.

TOUTES CLASSES

Hommes et femmes de tous milieux se mêlent dans les rades souvent tenus par des familles venues d'Auvergne.